

de « qualité empêchée », laquelle ne pourrait être contrecarrée que par une prise en compte du travail réel et une augmentation du pouvoir d’agir des travailleurs par l’ouverture de controverses professionnelles dans un esprit coopératif. Restaurer l’autonomie et la capacité d’action des opérateurs, c’est à la fois réduire les risques pour leur santé et se donner les moyens d’une réflexion sur le travail bien fait. Militant ainsi pour un « professionnalisme délibéré », les auteurs le considèrent comme une voie de sortie d’un dialogue social embourbé et stérilisé par le refoulement de la conflictualité inhérente au travail. Mais la clinique de l’activité a ses risques : récupération favorisant l’intensification du travail au nom de l’autonomie ; surcharge de travail par le fait même d’engager les travailleurs dans un débat sur l’activité ; « polarisation » du collectif de travail, voire échec en cas de stabilité salariale insuffisante ; ou encore réification d’un idéal professionnel qui, même délibéré, laisserait peu de place à l’autonomie au profit d’un certain corporatisme.

Se soumettant eux-mêmes à l’exercice de la dispute créative qu’ils défendent, Y. Clot et M. Gollac appliquent cette logique dialectique à la clinique de l’activité qu’ils promeuvent comme réponse aux maux du travail contemporain. À organisations imparfaites, solutions imparfaites — car toute transformation du travail comporte des risques, d’où l’importance d’ouvrir le débat dont les auteurs posent ici les bases. On pourra alors regretter l’absence de réponse claire à la question que pose le titre : certes, le travail doit devenir supportable ; mais le peut-il vraiment ? Quant au choix assumé de l’essai, il implique une interrogation sur la cible de ce travail. Si cet ouvrage vise un public large invité à se saisir des propositions faites, la critique mériterait d’être davantage armée empiriquement pour en faciliter l’appropriation. Par ailleurs, l’examen minutieux des vices et vertus des diverses applications concrètes issues de la psychologie du travail semble également viser ses praticiens, enjoins à réhabiliter une discipline régulièrement instrumentalisée au nom de la lutte contre les risques psychosociaux, les cas de suicides au travail en ayant fait un sujet criant d’actualité et d’urgence.

Aurélie Gonnet

*Laboratoire interdisciplinaire pour la sociologie économique (LISE),
UMR 3320 CNRS – CNAM, 2, rue Conté, 75003 Paris, France*

Adresse e-mail : aureliegonnet@gmail.com

Disponible sur Internet le 17 juillet 2015

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2015.06.017>

De la mort volontaire au suicide au travail. Histoire et anthropologie de la dépression au Japon, J. Kitanaka. Les Éditions d’Ithaque, Paris (2014). 316 pp.

Traduit de l’américain et présenté au public français par Pierre-Henri Castel¹, cet ouvrage de Junko Kitanaka, professeur d’anthropologie de la médecine et de la psychiatrie à l’université Keio de Tokyo, propose une histoire et une anthropologie de la dépression et du suicide au Japon. Contrairement à la thèse répandue selon laquelle nul ne peut résister à la mondialisation de la psychiatrie biologique américaine et à ses approches de la dépression, l’étude du cas japonais montre une « réappropriation locale » (p. 13) des courants globaux que l’on suppose tout-puissants. Selon l’auteur, au lieu d’effacer les savoirs locaux concernant les liens entre corps et esprit, la mondialisation de la dépression donne naissance à des discours hybrides sur ce que signifie « être

¹ Voir Kitanaka (2012) pour l’édition originale.

dépressif » dans un contexte spécifique. En analysant les conséquences de ces discours sur la culture japonaise, J. Kitanaka développe ainsi l'hypothèse que le processus de médicalisation ne conduit pas nécessairement et partout à la dépolitisation.

Pour analyser la façon dont le processus de médicalisation de la dépression a pris un tour spécifique au Japon, l'auteur s'appuie, dans les trois parties de l'ouvrage, sur un riche travail d'enquête. Elle entame sa première partie, « La dépression dans l'histoire », en examinant les conceptions prémodernes de la dépression présentes dans la médecine japonaise des *xvi^e* et *xvii^e* siècles. En s'enrichissant peu à peu de significations morales contrastées, ces conceptions désignent à l'origine des maladies causées à la fois par le travail excessif de l'esprit et par l'oisiveté. L'auteur aborde ensuite la rupture épistémologique qui s'est produite lors de la mise en place de la biomédecine inspirée par la neuropsychiatrie allemande, à partir des années 1880. Cette césure réside dans le remplacement des conceptions prémodernes par une interprétation de la dépression comme un déficit neurologique individuel. Enfin, J. Kitanaka montre comment, des années 1930 à aujourd'hui, les psychiatres japonais ont réinterprété l'aspect biologique de la dépression en le diluant dans une composante sociale, attirant de plus en plus l'attention sur le surmenage et la fatigue comme causes de la dépression et du suicide au travail.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, intitulée « La dépression dans la clinique », J. Kitanaka exploite des données ethnographiques collectées aux côtés de psychiatres et patients. Ces données permettent de mettre au jour les stratégies de persuasion, tantôt réussies, tantôt infructueuses, que les psychiatres mettent en œuvre pour convaincre les patients de la nature pathologique de leur dépression. Pour les psychiatres, l'argumentaire biologique se nourrit de batteries de « questions diagnostiques » (p. 158) ou d'un « interrogatoire » (p. 159), faisant basculer l'attention des contenus psychologiques à la forme biologique des vécus des patients. Lorsqu'ils se retrouvent face à des tentatives de suicide ratées, l'enjeu de leur travail est de trancher entre les suicides pathologiques et les morts volontaires. Si, d'un côté, ils doivent hospitaliser immédiatement, de l'autre, ils ne souhaitent pas entrer dans des débats philosophiques sur la vie et la mort². Mettant un accent particulier sur les liens entre genre et dépression, J. Kitanaka termine cette partie en montrant que le discours populaire sur la dépression et le suicide structure différemment l'expérience de la maladie des dépressifs et des dépressives.

Dans la troisième partie, « Dépression et société », on quitte l'enceinte de l'hôpital pour analyser les effets du processus de médicalisation de la dépression dans trois domaines : les discussions entre juristes concernant le surmenage et le suicide, le débat sur ce qu'est la psychopharmacologie, et l'émergence d'une « science psychiatrique du travail » dans l'industrie. Parmi ces effets, l'auteur explique comment la revendication d'une origine sociale de la dépression a renforcé le lien entre dépression et stress au travail, ouvrant la voie à des mobilisations contre le surmenage et alimentant une série d'affaires judiciaires. Alors que l'approche adoptée trop souvent par les sciences sociales consiste à étudier la psychologisation du social, on trouve ici une perspective inverse : montrer la socialisation du biologique et du psychique. Il en va ainsi de la première victoire, au tribunal de Tokyo en 1996, d'une personne dont le suicide a été juridiquement attribué au surmenage. Nombre de procès similaires s'ensuivirent. Ils ont conduit à l'adoption de nouveaux principes réglementaires en matière de santé mentale sur les lieux de travail. Des tableaux ont été établis par des experts censés standardiser et accélérer l'examen des cas individuels pour mesurer le stress des travailleurs et accorder des indemnités. Tous ces phénomènes, apparus ces dernières

² La culture japonaise criminalise rarement le suicide. Cet acte, selon l'auteur, peut être défini pour bien des Japonais comme l'expression ultime de la volonté personnelle.

années au Japon, témoignent d'une tendance nouvelle à la promotion d'une causalité sociale du suicide dans les tribunaux et dans la culture japonaise.

Toutes les parties de l'ouvrage sont en outre fondées sur une même approche : l'auteur développe toujours son propos à partir de la prise en compte du langage des acteurs eux-mêmes, citant par exemple les textes de référence des médecines traditionnelle et moderne, les échanges cliniques observés, les entretiens effectués, des articles de presse, etc. Malgré l'originalité de la perspective adoptée, on peut regretter que l'arsenal conceptuel mobilisé soit peu développé d'un point de vue méthodologique et ses limites insuffisamment marquées. Le lecteur a ainsi parfois l'impression que l'auteur va trop vite dans la généralisation des résultats issus de ses données, et dans la manière dont elle passe de la parole des acteurs aux notions utilisées pour composer son « historiographie sémantique de la dépression » (p. 57). Lorsqu'elle nous met face à la notion d'*idiome* dans toutes ses variétés (psychiatrique, biologique, neurochimique, social, local, public, des nerfs, de détresse, de la dépression), ou face au *grand récit* des psychiatres d'orientations biologique et sociale (p. 137), on a l'impression de s'approcher d'entités déjà assemblées. Ces processus d'assemblage n'ont pas été complètement explicités alors même que leur genèse apparaît essentielle pour comprendre, ensuite, le rôle analytique de ces notions.

En conclusion, l'ouvrage de J. Kitanaka montre comment le point de vue culturellement ancré de l'enquêteur permet de mener de manière magistrale des études sur des cas nationaux. Dans cette démarche, l'enquêteur devient un traducteur au sens fort du terme. C'est ainsi que, comme le dit Pierre-Henri Castel dans sa présentation, des cultures géographiquement si lointaines deviennent plus proches du lecteur et bien plus compréhensibles.

Référence

Kitanaka, J., 2012. *Depression in Japan: Psychiatric Cures for a Society in Distress*. Princeton University Press, Princeton.

Fabio Marcodoppido

Professions, institutions, temporalités (PRINTEMPS), UMR 8085 CNRS – Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines, 47, Boulevard Vauban, 78047 Guyancourt Cedex, France

Adresse e-mail : fabio.marcodoppido@uvsq.fr

Disponible sur Internet le 18 juillet 2015

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2015.06.021>

Dieci domande su un mercato del lavoro in crisi, E. Reyneri, F. Pintaldi. Il Mulino, Bologna (2013). 144 pp.

« Dix questions sur un marché du travail en crise », tel est le titre de cet ouvrage qui s'intéresse aux effets de la crise économique actuelle sur le marché du travail italien. Il s'appuie sur les nombreuses données chiffrées accessibles sur le web, grâce à des sites comme celui d'Eurostat, de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), ou de l'Institut national de statistique italien (Istat). Les auteurs constatent que l'accès généralisé à ces données n'implique pas nécessairement la capacité d'en faire une lecture informée. Emilio Reyneri et Federica Pintaldi, respectivement spécialiste de sociologie économique et statisticienne, proposent de décortiquer les informations chiffrées qui décrivent les mutations du marché du travail italien, sans manquer de situer l'Italie dans l'espace européen.